

Besoins et nécessités de la littérature

Passa Porta invite 16 écrivains internationaux à débattre ensemble de leur rôle public

C'est un moment de pause et de réflexion. Les écrivains en ont besoin. La littérature aussi. Pour penser autre chose que le livre à écrire, que la promo à assurer, que le rôle social de l'auteur, que son urgence ou pas à s'exprimer. Passa Porta, la maison internationale des littératures de Bruxelles, est le lieu géométrique idéal de ces discussions. D'où ce séminaire, du 21 au 24 mars.

« Il ne s'agit pas d'un vaste brainstorming le temps d'une soirée, insiste Adrienne Nizet, vice-directrice de Passa Porta. Nous voulons donner le temps aux auteurs de réfléchir ensemble sur ce qu'est la littérature, sur leur position dans l'espace public. Et les auteurs sont ravis qu'on leur permette ces moments de réflexion. »

« C'est intéressant de se retrouver entre écrivains et de parler une langue commune, réagit Nathalie Skowronek, une des seize invités. Et de parler ensemble de

nos attentes, nos difficultés, nos réalités. D'autant que l'on va dans un premier temps partager nos expériences mais qu'on va, dans un deuxième temps, dépasser l'entre-soi pour rencontrer le public. Un côté corporatif et une vraie ouverture à la fois. Le sens de la création et comment celle-ci est perçue. »

Le thème ? « C'est un double questionnement, reprend Adrienne Nizet. Quelle est la nécessité de la littérature et quels sont les besoins des écrivains ? Pourquoi la littérature est-elle essentielle ? De quoi a-t-elle besoin ? Dans une époque chahutée comme la nôtre, il faut prendre le temps de véhiculer des idées. Et le temps des écrivains n'est pas nécessairement le temps des médias, comme le souligne Cécile Wasjbrot. On parlera de l'écrivain dans l'espace public, de son indépendance, de son engagement. »

« Se nourrir ailleurs »

Seize écrivains, donc. Choisis pour leurs livres. Et pour le kaïdoscope de leurs provenances

et de leurs réalités. La turque Asli Erdogan, l'Ukrainien Andrei Kourkov, le Britannique Neel Mukherjee, l'indienne Neel Mukherjee, les Françaises Cécile Wasjbrot et Sophie Divry, les Néerlandais Gustaaf Peek, Rebecca De Wit et Wytske Versteeg, l'Espagnol Use Lahoz, les Allemandes Katja Petrowskaïa (aujourd'hui en résidence à Bruxelles) et Karen Köhler, la Norvégienne Ida Hegazi Høyer et les Belges Jeroen Olyslaegers, Kenan Görgün, Nathalie Skowronek, Frederik Willem Daem.

Ces écrivains discutent entre eux, en groupes, les 21, 22 et 23 mars. Chaque soir, le public peut rencontrer les écrivains et écouter le résultat de leurs réflexions. Le 24 mars, soirée de clôture avec des lectures, des entretiens et les points de vue des auteurs sur le thème du séminaire.

Et après ? Dans chaque groupe de travail, un rapporteur fera écho et on aura les textes des participants. Peut-être sera-ce l'occasion d'une publication. Mais rien n'est moins sûr. L'opération n'a pas d'obligation de ré-

sultat.

« Ça pourrait être l'occasion de faire connaissance avec des écrivains intéressants, au-delà de leurs livres, ajoute Kenan Görgün, un autre invité du séminaire. J'aurai donc ainsi peut-être une toute nouvelle opinion sur certaines questions que je me pose, une façon nouvelle d'envisager des choses, une rencontre d'expériences qui pourrait m'apporter de nouveaux points de vue. Et si ce n'est ça, je vais m'en nuire. »

Les écrivains ont-ils ainsi besoin de se retrouver pour partager leur vécu ? « La solitude de l'écrivain est une chance et une liberté, répond Nathalie Skowronek. Mais ce qui est passionnant, c'est de se nourrir ailleurs, de sortir de temps en temps de sa bulle. » Kenan Görgün ne dit pas autre chose : « L'écriture est un acte de foi, de certitude. On prend le truc à bras-le-corps et on le concrétise mais, de temps en temps, ça fait du bien d'en parler entre nous. »

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

TROIS AUTEURS QUI PARTICIPERONT AU SEMINAIRE DE PASSA PORTA

Cécile Wasjbrot**Ecrivaine française**

Extrait de son texte d'intervention « Le jour d'après ».

« Cela voudrait-il dire qu'on ne peut rien écrire sous la pression des événements ou plutôt, qu'on ne puisse jamais rien en dire ? Non, la littérature est bien au contraire ce qui rend le mieux compte des événements - mais après-coup. Ne pas écrire dans l'urgence mais aussi ne pas renoncer, savoir que les émotions, les pensées et les mots s'accumulent dans la coupe, pour peu qu'elle soit prête à les recueillir, et qu'ils sauront attendre le moment où, enfin déposés, tout sera oublié d'un sens obligatoire et il ne restera plus que le point de vue personnel, littéraire, qui aura eu le temps de se construire. Dans l'à-côté, dans le regard décalé. »

Sophie Divry**Ecrivaine française**

L'héroïne de *Quand le diable sortit de la salle de bain* est écrivaine. Mais elle connaît des difficultés financières. Elle en est réduite à manger des nouilles pour finir le mois. Sophie Divry n'en fait pas pour autant un portrait misérabiliste. Au contraire, elle délire, s'affirme sous forme de listes interminables, de bonus sous forme de pages roses, comme dans les DVD, et le diable se manifeste par des interventions incongrues. C'est la pagaille d'un roman en forme de feu d'artifice lancé avec générosité. Son sujet correspond bien aux thèmes du séminaire de Passa Porta et trouve son écho dans l'intervention de l'auteure, intitulée « Ecrire est-il un métier ? »

Une héroïne qui n'a pas d'argent, c'est plutôt rare dans la littérature française d'aujourd'hui. « Oui c'est rare, nous avait répondu Sophie Divry il y a quelques semaines. L'héroïne vient d'un milieu plutôt petit-bourgeois mais a subi une dégradation sociale, parce qu'elle a pris une voie artistique et journalistique. Ce n'est pas la pleine misère mais elle ne possède pas les codes de la pauvreté. Il y a très peu de littérature de dèche, c'est un domaine trop largement inexploré. Parce que les écrivains viennent le plus souvent d'un mi-

lieu aisé. Moi j'ai eu la chance de connaître cette trajectoire par ma propre expérience et celle de mes amis. Et je me suis dit : s'il faut le faire, il faut le faire maintenant. Ce qui m'intéressait, c'est de poursuivre cette littérature de la dèche, cette expérience humaine qu'on retrouve aussi dans Zola, de l'actualiser. Au XXI^e siècle, c'est quoi être dans la dèche ? On ne va plus au clou, chez ma tante, on n'a plus la logeuse qui prend deux sous la semaine. C'est un rapport avec l'Etat, désincarné, c'est des listes de papiers à fournir et c'est une honte qui est différente de la honte du XIX^e siècle. C'est plus atomisé. Il y avait plein de choses à raconter et que j'avais envie de dire. Et j'y suis arrivée parce que j'ai pris une forme super délirante, excessive, rigolote. Ça m'a permis de travailler un matériel très noir. En prenant le contre-pied total, en délirant, en faisant arriver le diable par le grille-pain. Alors tout à coup, pour le lecteur comme pour l'auteur, on respire, on reprend de l'énergie et on peut repartir vers des expériences plus sombres. Ça forme une palette équilibrée. C'est dans les histoires les plus dures qu'on a le plus besoin de rire, pour compenser. C'est quand on est dans le plus noir qu'on a le plus besoin de lumière. Le dégagement d'énergie qu'il y a permet de tenir le coup. »

J.-C. V.

Andrei Kourkov**Ecrivain ukrainien**

Extrait de son texte d'intervention : « Le choix libre de l'écrivain. »

« Les écrivains peuvent se cacher derrière leurs études, leur écriture de romans ou d'essais. La publication de ces ouvrages peut soulever une tempête, inspirer des débats publics enflammés et même des bagarres, et tout ça sert à rendre l'écrivain "visible". De toute façon, dans les temps que nous connaissons en Ukraine, les écrivains doivent se rendre "visibles" dans un sens plus littéral, en apparaissant plus souvent en public. Ils doivent être conscients que si la nouvelle réalité peut causer beaucoup de souffrance psychologique et même physique, elle peut aussi enrichir la vie, elle peut galvaniser les gens et donner à l'écrivain une nouvelle conscience de son rôle dans la société, même si la base de cette société semble s'évanouir. »

dernier livre paru

**Une
autobiographie
allemande**

AVEC HÉLÈNE

CIXOUS

Christian Bourgois

110 p., 12 €